

## "CASTA DIVA"

Le cinéma a compris quelle inspiratrice et en même temps quelle collaboratrice la musique pouvait être pour lui. Si l'on veut avoir une idée de la richesse et de la variété de cette collaboration, il n'y a qu'à voir deux des films qui occupent depuis peu les écrans: *Casta Diva* et *Musique dans le sang*.

*Musique dans le sang* est une comédie de mœurs se déroulant dans un monde de musiciens, c'est-à-dire dans les sentiments, les réactions et les actes sont conditionnés par la musique et *Casta Diva* est une réplique à *Symphonie Inachevée*. *Casta Diva*, en effet, nous conte un amour contrarié du compositeur italien Bellini, comme *Symphonie Inachevée* nous contait un amour contrarié du compositeur autrichien Schubert. La ressemblance entre les deux films est d'autant plus frappante que leur action se déroule à peu près à la même époque et que l'héroïne de chacun d'eux est incarnée par la même artiste, la charmante Martha Eggerth.

De toutes les vies romancées de grands musiciens, celle de Vincenzo Bellini, offert peut-être la plus touchante matière sentimentale. Pourtant il a fallu le centenaire de sa mort pour qu'on pensât à le fêter dignement... en Italie. Bellini, Sicilien né à Catane, qui sentit s'affirmer son génie musical vers l'âge de 25 ans et qui mourut en pleine gloire, dix ans plus tard, était fils et petit-fils de musicien. Il était beau, sacré et blond, d'une blondeur mélancolique, incarnation même du romantisme triomphant.

On nous le montre petit ébè à l'Académie royale de musique à Naples, s'éprenant d'un portrait et composant, pour ce portrait idéal de jeune fille, la plus belle dédicace musicale, un chant d'amour, *Casta Diva*. Plusieurs années plus tard, déjà célèbre, mais déçu, déchiré, critique à l'opéra pour son opéra *La Norma*, parce que sa musique est une musique rude et sans émotion, c'est cette chanson d'amour et de passion, *Casta Diva*, qui fera triompher *La Norma*. La jeune fille qu'il aimait et qui a vécu depuis dans l'ombre de son jeune génie, est venue, en cachette, apporter ce morceau. L'orchestre accompagne la diva Pasta qui fait crouler la salle d'enthousiasme en chantant cet air adorable. Bellini, apprenant que Maddalena la toujours aimée, qu'elle a fait le fatigant voyage de Naples à Milan pour faire triompher son opéra, songe à retourner à Naples chercher cette charmante fille qu'il a méconnue. Mais on lui apprend sa mort. Avant accompli sa destinée qui était d'inspirer et de donner un génie à l'Italie, Maddalena a rendu au ciel sa jolie âme.

La même équipe qui fit *Symphonie*, puis *Mascarade*, a exécuté *Casta Diva* sous la direction intelligente de Carmine Gallone. Le scénariste Walter Resch, l'opérateur Planer, ont collaboré à *Casta Diva* qui a de la grâce, de la pudeur, du charme avec une mesure, un tact infinis. Les décors, les images sont dosés pour que jaillisse une pure émotion, sans laideur, sans vulgarité. Personnage frêles et doux, Bellini dessiné par Philipp Holmes, et Maddalena dont Martha Eggerth nous donne une mélancolique apparition, prennent place dans notre souvenir aux côtés de leurs frères d'amour et d'harmonie. Schubert le desherité, la petite princesse Esterhazy, et Chopin si tendre et Mozart si aimable et Weber et le leger Strauss tous fantômes du dix-neuvième siècle si riche en aventures d'amour et en impressions.

Christian Jaque a poursuivi la réalisation de *La famille Pont-Biquet*, adaptée à l'écran d'après la pièce d'Alexandre Bisson. Ces prises de vues ont donné lieu à des scènes du plus haut comique, il y eut notamment un certain concert de musique de chambre où Armand Bernard joua de la trompette, Pauley du violon et Alice Tissot de la contrebasse.

On enregistra le repas familial des Pont-Biquet présidé par Madame Pont-Biquet (Alice Tissot), Monsieur Pont-Biquet (Pauley), Armand Bernard (la Reynette), Pierre Stephen (Toupane), Jacqueline Dax (Gabrielle) ont enlevé ces scènes avec un entrain étonnant.



PHILIPP HOLMES  
le Bellini de « Casta Diva »



MARTHA EGGERTH et PHILIPP HOLMES, dans « Casta Diva »

visations géniales. La seule faiblesse du film proviendrait peut-être de ce que Philipp Holmes, s'il a le physique de Bellini, ou du moins l'apparence, semble gêné dans ses habits, gêné dans ses dialogues d'anglais académique, gêné enfin par la psychologie même de Bellini, être complexe et raffiné, nature aristocratique, qui le change trop des personnages dont il a l'habitude à l'écran américain.

Il faut d'ailleurs avouer que la richesse visuelle du film ne se peut analyser en une seule vision. Les recherches sont nombreuses. Rien n'a été négligé pour nous faire éprouver la mollesse un peu triste de la Naples romantique. Ce ne sont que jardins en pente où croît une végétation luxuriante, où les fleurs alternent aux feuillages épais, que les patios d'ombre et de soleil étalant des rais entre les colonnes, que vues sur le large ou sur le Vésuve, empanaché de fumée comme si le monstre assouvi se contentait, aux beaux jours, d'arborer la plume d'autruche d'un chapeau féminin.

Les intérieurs ont été judicieusement évacués jusque dans les détails et quoi de plus approprié pour illustrer «le Saul» par exemple, que cette scène où Martha Eggerth de blanc vêtue, dort sur une méridienne de neige, un bouquet de lilas près d'elle et la lumière crue d'Italie filtrant sur ce simple décor au travers des stores baissés?

Les apports musicaux et sonores ne cessent pas et certains enchaînements de scènes décident autant de nouveauté que d'art. Pourtant, quelques défauts de figuration à peine perceptibles choquent, ça et là, mais l'ensemble est d'une tenue à

laquelle les films d'origine italienne ne nous avait guère habitués. La belle équipe qui a fait *Casta Diva* a droit à tous nos compliments.

La voix pleine et pure de Martha Eggerth, sa majesté, la tendre mollesse de

son col penché qui la fait ressembler à une longue colombe poignardée, nous enchantent. Elle est un régal des yeux et de l'ouïe, elle est l'inspiratrice née du film et de son héros.

En résumé, écrit M. Emile Vuillemoz

dans le *Temps*, nous nous trouvons ici en présence d'un magnifique hommage de l'Italie rendu à un musicien national. Nous pouvons penser sans mélancolie que nous trouverions facilement dans l'histoire de la musique française un sujet aussi

intéressant et aussi photogénique. Après la glorification cinématographique de Schubert, de Chopin et de Bellini, nos producteurs n'auront-ils pas un jour l'idée d'assurer une apothéose de ce genre à l'un de nos grands compositeurs français?

## Musique dans le sang de Erich Waschmek

Il faut, en effet, avoir la « musique dans le sang », aimer cette musique comme on voit qu'on l'adore dans certaines villes allemandes, avoir respiré l'atmosphère musicale dans les familles où l'on ne semble vivre que dans l'attente de la séance hebdomadaire de musique de chambre, pour subir totalement l'attrait de ce film écrit M. René Bizet.

A la vérité, l'ancêtre est extrêmement tenue Hanna Hagedorn, fille d'un kappelmeister passionné, mais furibond de nature, va au Conservatoire de Dresde pour étudier la violoncelle. Elle y rencontre Hans Peters, jeune compositeur, qui est déjà amoureux de Carola, une violoniste de grand talent, nièce de Hagedorn.

Hanna, malgré elle, devient la rivale heureuse de Carola, se défend contre l'amour de Hans, mais y peut succomber sans remords à la fin du scénario, puisque sa cousine, qu'un engagement attend à Riga, s'éloigne pour toujours.

Tout cela n'est qu'un souffle léger, aérien comme le doux visage d'Hanna Waag qui tient le rôle de la violoncelliste, mais cette intrigue permet de voir vivre une jeunesse enthousiaste, qui chante, qui compose, qui discute avec toute la foi de ses vingt ans. Les Allemands excellent dans cette exaltation de l'adolescence. Et ils y mettent tant de sincérité qu'on a, chaque fois, l'impression qu'ils traitent un sujet neuf.

La partie musicale est traitée avec un soin qui peut servir d'exemple. Que nous sommes loin de cette émouvante perfection!

L'interprétation du rôle de Hagedorn par le fameux chanteur Slezak qui, retiré de la scène, ne se croit plus obligé de nous rappeler ses triomphes vocaux d'autrefois, mais joue simplement, avec un naturel magnifique le kappelmeister orgueilleux et touchant, est tout à fait remarquable. Tous les artistes d'ailleurs sont excellents dans des personnages étudiés avec soin par un très bon metteur en scène.

### Le cinéma à l'école

Au cours du mois dernier, 10.000 écoles allemandes ont reçu des appareils de projection cinématographique.

Le plan du ministre de l'Instruction publique du Reich prévoit la fabrication de 60.000 de ces appareils, à distribuer sur cinq années.

Les enfants collaborent aux frais en versant par tiers et par trimestre la somme de 1 fr. 20, ce qui est peu.

Qu'attendons-nous pour imiter les Allemands sur ce point? L'enseignement par l'écran est un des meilleurs qui soient.

## « Crime et Châtiment »

Il était difficile d'extraire d'une œuvre aussi touffue que *Crime et Châtiment* la matière d'un film, c'est-à-dire une action qui progresse sans traîner vers le dénouement, de l'élaguer d'éléments secondaires et de garder aux personnages la physionomie que leur a donnée l'auteur.

La production de Pierre Chenal répond à l'idée dominante du livre. C'est bien l'histoire de cet étudiant pauvre, affamé

et anarchiste, qui, parti du raisonnement qu'un homme fort doit supprimer sur terre tout ce qui est bas et vil, tue avec préméditation une vieille prêteuse sur gages et sa jeune sœur qui la surpris. Il a pris garde de ne point faire d'erreurs de tactique, d'aneantir toutes les preuves de son forfait; néanmoins, il se voit décuvert parce qu'il a subi l'étrange attraction de l'appartement fatal, parce qu'il en a

tiré la sonnette pour se rappeler le son qu'elle avait ce fameux dimanche matin, poussé la porte afin de contempler sur le plancher lésivé la place où gisaient les corps, parce qu'il s'est imaginé que chacun lisait dans sa conscience.

Avant le meurtre, il avait étudié avec sang-froid les moindres détails lui permettant plus tard d'être à l'abri des soupçons; après, son contrôle l'abandonna, il

s'évanouit au commissariat de police où il avait été mandé pour une question de loyer impayé et plus tard, son attitude inquiète en face du juge que « le cuisin » adroitement, l'accusa plus qu'un aveu, cet aveu final libérant sa conscience avec un mandat pour la Sibérie.

Dans une anthologie des écrivains du dix-neuvième siècle qui ont traité de la peur, appelée du reste *Le Livre de la Peur*, nous retrouvons les pages de *Crime et Châtiment* se rapportant à l'assassinat. C'est dans un esprit aussi hallucinant que cette suite de scènes dans l'escalier et dans l'appartement des victimes, a été montée pour l'écran.

Nous sommes crispés en attendant le coup de hache et haletant comme dut l'être Raskolnikov près des cadavres, tandis que des pas montaient, que des gens parlaient d'enfoncer la porte, que des peintres à l'étage inférieur rendaient toute fuite dangereuse. Le hasard le favorisa cette fois et la présence d'esprit ne l'abandonna que plus tard. Ainsi la plupart des criminels se font-ils prendre parce que à

un moment ou à un autre, leurs nobles, cèdent.

Cette première partie est admirablement jouée par Pierre Blanchard et ne reproche ne peut lui être fait, alors qu'il dans la suite, en présence de Max Papphry (Harry Baur), il aurait dû modérer ses gestes et ses expressions, maîtriser davantage l'angoisse que ses yeux laissaient deviner.

Harry Baur est l'interprète subtil et fin par excellence. Cette fois encore, sa création marquera. Sous ses cheveux en brosse et derrière ses lunettes à monture d'acier, avec son sourire papillard et son effrayante bonhomie, Harry Baur réussit certainement la plus impressionnante matérialisation de ce symbole: la justice poursuivant le crime.

Madeleine Ozeray a prêté à Sonia, cette autre Madeleine qui aime dans le malheur, un visage clair et deux nattes blondes.

Voici un film tout à l'honneur de notre production, qui ne trahit pas l'auteur dont on l'a extrait et qui, la part faite de quelques longueurs, maintient du début à la fin le même coefficient de vigueur.



MADELEINE OZERAY, dans « Crime et Châtiment »



HARRY BAUR  
dans « Crime et Châtiment »